bois de la fondation et au moyen de quelques rouleaux, 150 chiens et une vingtaine d'Esquimaux, je crois qu'on pourrait transporter la maison sur la glace, au printemps. Qu'en pensez-vous ?...

Je termine. Vous offrirez nos remerciements à tous nos bienfaiteurs, — nous pensons souvent à eux dans nos prières. Et vous, cher Père, nous vous suivons partout, par le cœur, dans votre voyage à Rome ; et nous avons hâte d'avoir de vos nouvelles et, surtout, de vous revoir.

Le Frère et moi nous nous donnons la main pour vous dire bonjour et vous exprimer notre affection sincère en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée.

Lionel DUCHARME, *O. M. I.*

III. — Le Voyage de Retour à Chesterfield [1].

§ I. — Caen et Montréal.

Le 8 mai 1925, à 6 heures du soir, nous sommes en gare de Caen. Sur le quai, toute ma famille — et plusieurs prêtres, anciens compagnons du petit et du grand Séminaire : à leur tête, Messieurs les chanoines Trèche, Directeur des Œuvres diocésaines, Lemercère, Curé de Saint-Pierre, et Delamazure, Curé de Vaucelles de Caen. Tous me rappellent et me disent l'affection du clergé de Bayeux pour les Missionnaires des Esquimaux ; ils me rappellent aussi la sympathie et le dévouement de S. G. Mgr Lemonnier, Évêque de Bayeux et Lisieux, pour nos Missions du Nord.

La présence du bon P. DELOUCHE et du P. CHAMPION me prouvent l'intérêt que la Famille religieuse porte également à nos Missions.

(1) Relation du R. P. Arsène TURQUETIL, le nouveau Préfet apostolique de la Baie d'Hudson.

Un repas d'adieu nous avait tous réunis au Presbytère de Vaucelles. Maintenant, c'est le moment de la séparation. L'Express Paris-Cherbourg est signalé : on l'entend, on le cherche des yeux, on le voit. Une dernière poignée de main, une dernière accolade qui éveille et révèle bien des émotions.

On m'a demandé si la seconde séparation, après 25 ans d'absence, n'était pas plus dure que la première, — lorsqu'on partait jeune, plein d'enthousiasme et d'espoir. A cette question les larmes des parents, restés sur le quai, répondent « oui ». Le Missionnaire, lui, a besoin de se rappeler toute sa vocation d'enfant et ses rêves d'apostolat, de revoir, d'un coup d'œil d'ensemble, toute sa vie de Missionnaire, avec ses épreuves et avec ses consolations, il doit se rappeler ces âmes, qui là-bas l'attendent, pour résister à la voix de la nature — laquelle s'attache au pays et aux siens, si tendrement aimés...

La locomotive lance un cri strident : c'est le signe du départ... Le train s'ébranle, il avance, il se lance et fuit... Adieu ou Au revoir ? DIEU le sait. C'est à Lui que nous recommandons tous nos chers parents et amis...

Le sacrifice est accompli. Mais, comme si le cœur voulait se reprendre et reculer, il voit en un tableau vivant, et tous ensemble, les plus petits détails de la vie de famille, tout ce qui l'avait charmé chez les parents, chez les amis : il revoit tout, il ressent tout, — c'est son épreuve.

C'est cette épreuve que j'avais voulu épargner au R. P. N..., en lui cachant l'heure exacte du train : toute sa famille étant des environs même, il put faire ses adieux à chacun dans l'intimité, sans que la présence de tous les siens en larmes vînt ajouter au sacrifice de la séparation.

Le Frère Jacques VOLANT, lui, arrivait de Paris ; il avait fait ses adieux, deux jours auparavant, à sa chère Bretagne (1)...

(1) Le F. C. Jacques VOLANT est originaire de Combrit (Diocèse de Quimper), où il est né en 1900, — vingt-cinq ans après le R. P. Louis GUITOT, naguère encore Vicaire général de Jaffna.

Le soir, nous sommes à Cherbourg. Nous montons, immédiatement, à bord de l'*Ausonia.* On s'installe dans la cabine, on arpente les ponts, on fait connaissance, on prie le Bon DIEU, et on va dormir...

La mer est agitée ; et le bateau nous balance, mais sans secousse... La France s'éloigne ; on le sent d'autant plus que, à bord, on n'entend que l'anglais.

Le lendemain, on s'arrête, quelques instants, à Queenstown (Irlande)... Cinq ou six bonnes vieilles Irlandaises sautent à bord et étalent sur le pont toutes sortes de dentelles et de travaux d'aiguilles, qu'elles essaient de vendre, comme souvenirs, aux passagers. L'une d'elles, me prenant sans doute pour un ministre d'Amérique, me présente une espèce de mouchoir en dentelles : — « Ce soir », me dit-elle, « il y aura danse à bord ; voilà qui fera plaisir à votre cavalière. » La petite mère ne comprit rien à mon éclat de rire ; mais elle alla, de suite, s'adresser ailleurs, pour écouler sa marchandise...

Nous repartons, bientôt. Et nous cheminons, nuit et jour, nous éloignant toujours des nôtres et nous rapprochant toujours du but désiré. Au détour des bancs de Terre-Neuve, les brouillards de la glace nous arrêtent, une vingtaine de minutes seulement. Ce fut, du reste, le seul contretemps du voyage.

Le septième jour, nous étions dans le Golfe Saint-Laurent. Voici la Pointe-au-Père, puis Québec, et le Fleuve majestueux, et enfin Montréal — où nous arrivons le 17 au soir, jour de la canonisation de Sainte Thérèse de l'Enfant-JÉSUS...

Du 17 mai au 11 juillet, mes deux compagnons ont l'avantage et le bonheur de visiter, un peu, la belle Province de Québec. Pour moi, tout mon temps se passe en courses, à droite et à gauche, dans l'intérêt de nos Missions. J'ai rencontré bien des cœurs amis — auxquels je dis, de nouveau, toute ma reconnaissance : que DIEU les bénisse (1) !...

(1) *Retribuere dignare, Domine, omnibus, nobis bona facientibus propter Nomen Tuum, vitam æternam !*

§ II. — Montréal et Burrwell.

La Compagnie de la Baie d'Hudson envoie deux bateaux à Chesterfield, cette année, — le *Nascopie* et le *Bayeskimo*. Le *Bayeskimo* doit partir le 8 juillet, tandis que le *Nascopie* ne partirait que le 11, mais arriverait 15 jours plus tôt à Chesterfield.

J'obtins la faveur de voyager à bord du *Nascopie*. Et, le 11, à 2 heures de l'après-midi, le R. P. N..., le Fr. Volant et moi, nous faisions nos adieux à Saint-Pierre de Montréal — où nous avions joui, chez nos Pères, de l'hospitalité la plus fraternelle, pendant notre séjour au Canada.

Nous arrivons au bateau. Ce n'est pas un transatlantique : on a vite fait de le visiter. Le pont, en avant et en arrière, est tout couvert de barils de pétrole, d'essence et d'huile à machines ; par-dessus le tout, nombre de baleinières, de chaloupes et de canots de tout calibre, empilés jusqu'à une hauteur de 25 pieds. Au centre, une petite structure en fer, carrée, proprette : c'est la salle à manger, flanquée de quatre petites cabines, — une à chaque coin... On a tout vu.

Parmi les passagers, l'Évêque anglican du Keewatin, qui fait le grand tour pour visiter les environs de Churchill et de York Factory, dans le sud de la Baie ; il aimerait, sans doute, à se rendre compte, par lui-même, de nos positions en ce pays. Puis, un ministre résidant à Chimo, Baie d'Ungawa : c'est une vieille connaissance — qui revient d'Europe, où il va faire un tour, régulièrement, tous les deux ans : c'est la consigne. Puis, un autre jeune ministre, qui se destine aux missions de la Terre de Baffin. Et, enfin, un jeune étudiant, qui va être ordonné, paraît-il, à Churchill même... Parmi tout ce monde, nous sommes parfaitement à l'aise : à bord, on nous respecte, on nous estime, on est plein de prévenances pour nous...

A 3 heures, le bateau démarre et descend rapidement le courant... La nuit, une violente tempête nous surprend : la pluie, le vent, les éclairs, — tout s'en mêle. Puis,

c'est un épais brouillard, qui empêche de distinguer les signaux lumineux du chenal. Il faut jeter l'ancre. On sonde : l'ancre glisse sur le fond rocailleux, longtemps on entend les cris du marin, qui jette la sonde et indique la profondeur de l'eau, et il lui faut crier pour que sa voix domine le bruit de la tempête. Allez dormir, avec tout ce bruit au-dessus de votre tête !

12 *juillet.* — Le lendemain, c'est dimanche. Québec est déjà éveillé et sur pied. Les cloches sonnent ; on voit les gens qui se rendent à l'église. La tempête est finie : il fait beau et calme. Le bateau glisse sur l'eau, comme sans effort, — on dirait que seul le courant l'emporte. Nous en profitons pour rattraper le temps perdu, la nuit dernière.

La nuit a été triste, le brouillard nous enveloppant. La sirène a crié, toute la nuit ; toute la journée, il pleut ; et nous dansons sur les vagues du Golfe.

Le lendemain 13, c'est encore le brouillard et encore la sirène, toute la journée. La sirène et le mal de mer : ce sont, à peu près, les deux seules choses auxquelles on ne s'habitue pas sur les bateaux.

Le 14, la mer se calme. Les baleines blanches se montrent ; on admire leurs jets d'eau, — peut-être veulent-elles fêter le 14 juillet !

Le 16, nous avons passé le Grand Sablon : nous sommes sur les côtes du Labrador et au pays des *icebergs* ou, du moins, sur leur chemin.

On en voit de toute taille, de tout style : l'air est frais, on s'habille.

Le 17, nous nous levions, quand une secousse spéciale nous dit que nous venons de heurter les premières glaces. Vite, je vais examiner l'horizon. Ce n'est pas un vrai champ de glaces : rien que des morceaux de toute dimension qui flottent, librement, sans se serrer ni se souder les uns aux autres. Tant mieux : nous pourrons dire la sainte Messe.

Après le déjeuner, les glaces se resserrent. Le *Nascopie* avance, quand même, — coupant, culbutant, enfonçant tout sur son passage, mais pas à l'aveugle ; il a sa tactique

à lui. Il arrive, à demi-vitesse, sur ces glaces compactes : tantôt, il les fend et les sépare par la seule violence du choc, et, tantôt, il monte dessus, les écrase de son poids et les coule, et, si elles résistent, il augmente la pression, en marchant à toute vitesse, et, si rien ne cède encore, il recule, pour renouveler la violence et l'énergie du choc, et, finalement, il passe. Il y a aussi beaucoup d'*icebergs*, — quelques-uns en forme de temples à style ogival, tous d'impression glaciale.

Le 18, moins d'*icebergs* mais plus de banquises qu'hier. Mais, le soir, c'est le vrai champ de glaces ; et le chenal, que se fait le *Nascopie*, se referme, au fur et à mesure, derrière lui. Ne pouvant plus reculer, pour prendre de l'élan, il est fait prisonnier et il s'arrête, — c'est-à-dire qu'il se laisse aller à la dérive avec les glaces, qui le serrent de toutes parts.

Le 19, dimanche, impossible de dire la sainte Messe, à cause des chocs répétés du bateau, qui lutte contre les glaces.

De bonne heure, nous apercevons le *Bayeskimo*, immobile au milieu des glaces. Nous allons à lui, sans trop de difficultés. Lui aussi devrait pouvoir avancer ; mais il nous dit que son gouvernail avarié ne fonctionne plus et qu'il doit réparer l'accident. Notre capitaine s'offre à remorquer le blessé jusqu'en dehors des glaces. Un gros cable d'acier réunit, bientôt, les deux navires ; et nous partons.

Nous avons, à peine, fait une centaine de mètres, que le cable casse, comme du fil : il faut y renoncer. Le *Nascopie* s'avance, seul, sort des glaces et, là, attend son compagnon, au cas où il aurait besoin de secours.

Dans l'après-midi, on aperçoit le *Bayeskimo* qui louvoie entre les glaçons. Nous partons ; mais, le soir, il faut nous arrêter encore et aller à la dérive.

Le 20, nous travaillons, toute la journée. C'est la lutte en grand : on avance, on recule, on arrête, pour repartir encore, et, le soir, on se retrouve au même endroit que la veille.

Le 21, pas de Messe. Toutes les glaces, que décharge

le Détroit d'Hudson, sont là entassées, qui nous barrent le passage. Mais, à force de lutter, on contourne, enfin, la dernière des Iles Button, on brise ce qui reste de glace, et, à midi, on jette l'ancre à Burrwell, — petit port intérieur, situé sur la côte sud de l'entrée du Détroit d'Hudson.

Le *Bayeskimo* est là : lui, que nous avions voulu secourir, est arrivé, avant nous, ce matin.

Burrwell est un endroit plutôt triste : des montagnes dénudées, avec des pics de 2.000 pieds d'altitude, au pied desquelles se cachent quelques maisonnettes, — et c'est tout. Des Esquimaux trapus, courts, à l'œil chinois, et crasseux, viennent au bateau.

Sur le *Bayeskimo*, il y a encore deux autres ministres, qui vont à la Terre de Baffin. Leur vaisseau lève l'ancre, à midi, et se met en route pour la Baie d'Ungawa. Ses passagers nous saluent ; nous leur répondons par une bordée de *hurrahs*.

Le soir, à 6 heures, le *Nascopie* lève l'ancre, à son tour ; et nous partons pour Chesterfield — où nous devons arriver, dimanche prochain, 26 juillet...

§ III. — **Burrwell et Chesterfield.**

Le 23, il fait bien beau : nous allons droit vers l'ouest. Tout le monde écrit, dans le salon.

Vers 4 heures de l'après-midi, le vent souffle assez fort. Mais c'est mieux ainsi : il empêche les glaces de se souder ensemble, et les glaces, à leur tour, empêchent les vagues de se former. Je sors, un instant, sur le pont et constate, à ma grande surprise, que nous avons viré de bord et revenons presque sur nos pas, — et cela, à toute vitesse. On passe — « bride abattue », « ventre à terre » — entre les glaçons, que le sillage du bateau arrose, écarte ou renverse, selon la taille d'un chacun.

Qu'y a-t-il donc ? Le *Bayeskimo* est en train de couler, paraît-il ; et il s'agit d'arriver à temps, pour sauver l'équipage et les passagers. On vient de recevoir un message, par télégraphie sans fil : il est à 250 kilomètres de nous,

Nous n'en pouvions croire nos oreilles ; mais la rapidité du bateau, le bruit insolite des machines, tournant à toute vitesse, le silence qui s'est fait tout à coup sur le bateau, — tout nous dit qu'il y a quelque chose de triste et de lugubre.

Qu'est-il donc arrivé au *Bayeskimo ?* Pas de détails : on le saura, plus tard. Arriverons-nous à temps pour sauver le personnel du bateau ? Si la tempête s'en mêle ou si le brouillard nous arrête, que feront ces malheureux ? Instinctivement, nous offrons une fervente prière pour les pauvres naufragés... La nuit est mauvaise, il vente, il pleut et il fait froid.

Le 24, à 7 heures du matin, un marin, perché au haut des mâts, signale une chaloupe au large, droit devant nous ; puis on distingue des signaux de fumée noire qui se succèdent, presque sans interruption. Ce sont nos gens.

Une heure plus tard, nous étions près d'eux. Sur un glaçon flottant, on les compte : il y en a 35. Vive DIEU : il n'en manque pas un ! Pas de trace du *Bayeskimo...*

Notre capitaine embouche le porte-voix : — « Hallo ! Je suppose que vous ne refuserez pas de monter à bord. » Une formidable volée de *hurrahs* lui répond, à laquelle nous faisons écho, avec le même enthousiasme.

Les naufragés nous arrivent. On reçoit des détails. Le *Bayeskimo* n'a ni touché de récifs ni rencontré de glaces, mais, dimanche dernier, il s'est endommagé, en essayant de se dégager des glaces. Depuis lors, il faisait eau, d'un côté. Rien d'alarmant, cependant, — quand tout à coup, hier après-midi, l'eau envahit tout l'avant, qui, en quelques minutes, surnageait à peine d'un mètre. Le capitaine fit évacuer le bateau ; onze chaloupes de sauvetage furent mises à la mer ; puis, l'eau se répartissant dans tout le navire, le *Bayeskimo* reprit sa position horizontale ; on en profita pour sauver les bagages et objets personnels des passagers. A 8 heures, on abandonna complètement le bateau ; et, deux heures plus tard, l'eau s'engouffrait dans les machines encore chaudes, la vapeur

s'échappa sous forme de dernier cri, l'arrière se leva tout droit, et le *Bayeskimo* plongea à pic dans 150 pieds d'eau...

Le *Nascopie* ressemble, maintenant, à une vraie fourmilière : les ponts sont chargés et surchargés. Mais on trouve place pour tout le monde, pour les bagages et pour les chaloupes. Le soir, nous avions à bord 34 baleinières ou barques et 67 canots ; et nous retournions à Burrwell...

Le 25, nous y arrivons, sains et saufs. Les matelots du *Bayeskimo* vont à terre : ils resteront au poste jusqu'à ce qu'il y ait moyen de les rapatrier.

Le chargé d'affaires de la Compagnie échange des messages télégraphiques avec les quartiers généraux de Londres ; et, le lendemain 26, nous repartons, à 4 heures du matin.

A 8 heures, on vire encore de bord. Un nouveau message vient d'arriver : et, pour lui répondre, le *Nascopie* doit retourner dans l'Atlantique.

Quelle journée ! Le vent, la marée en sens contraire du courant et le contre-coup d'une tempête qui vient de sévir en ces parages, — tout cela produit d'énormes vagues de fond, qui soulèvent le *Nascopie* à plus de 20 pieds de haut. Quelle danse, toute la journée !

Le 27, au matin, nous repartons vers l'ouest ; mais nous n'allons plus directement à Chesterfield : il nous faut passer par Lake Harbour, sur la Terre de Baffin, — à peu près, à moitié chemin dans le détroit.

Nous y arrivons, le 28, par une de ces belles journées du nord qui expliquent qu'on puisse s'attacher à ce pays.

Lake Harbour est au fond d'une baie étroite et profonde, en forme de rivière. Les côtes sont très élevées ; mais on peut facilement voyager tant sur les côtes sud de la Terre de Baffin qu'à l'intérieur même du pays. Il y a ici une mission protestante, depuis plusieurs années ..

Le 29, nous repartons, de bonne heure, et nous nous rendons au Cap Wolstenholme, à l'extrémité ouest et sur la côte sud du Détroit d'Hudson.

Un simple arrêt de quelques heures, et nous repartons.

Mais ce n'est pas encore pour Chesterfield : nous devons aller, d'abord, à Southampton. Tant mieux ; j'aurai le bonheur de revoir quelques-uns de nos chrétiens et catéchumènes de Chesterfield — qui ont émigré là, parce que le pays leur offrait plus de gibier.

Nous y arrivons, le 31, à 7 heures du soir. Je vais à terre. L'endroit est bien pauvre, comme lieu de débarquement ; le *Nascopie* reste très loin au large. Les petits canots-moteurs, eux-mêmes, ont de la difficulté à approcher, à cause des récifs.

La côte est basse ; mais le pays est assez beau. Pas d'arbres ni d'arbustes, bien entendu ; mais, sur une étendue d'une vingtaine de kilomètres en profondeur, c'est une plaine légèrement ondulée, couverte d'herbe et de mousse et bordée, au fond, d'un rideau de montagnes bleues.

Nous avons là quelques chrétiens et nombre de catéchumènes, tous désireux de bien prier. Malheureusement, il y a, avec eux, des Esquimaux et des métis, émigrés de la Terre de Baffin et qui sont protestants. Les mieux disposés de nos catéchumènes sont bien exposés à se faire instruire par les protestants et à se faire, par ignorance, une religion mixte — mêlée de catholicisme et de protestantisme...

Le 1er août, à 9 heures du matin, nous repartons, — et, cette fois, pour Chesterfield, où nous devons arriver demain, si tout va bien. La mer est assez belle, et tout promet une belle journée.

Le 2 août, temps superbe : tout nous porte à la joie. Vers 10 heures du matin, on aperçoit les côtes. Puis, peu à peu, le pays se dessine, la baie de la Mission apparaît, puis les maisons, les tentes esquimaudes, et les drapeaux — qui flottent au vent, en signe de réjouissance.

On approche. Une petite flottille de bateaux et d'embarcations de toutes sortes se met en mouvement vers nous.

Voici nos quatre Missionnaires. A leur vue, mon cœur remercie le Bon Dieu, qui les a protégés et me permet de les revoir tous sains et saufs.

Ils abordent. Quelle poignée de main et quelle accolade fraternelle ! Tout le monde est heureux. Plus de craintes, plus d'appréhensions ; nous voilà tous réunis.

En quelques instants, nous arrivons à la Mission, et remercions DIEU de toutes ses faveurs, et Lui demandons instamment de continuer ses bénédictions sur ces Missions esquimaudes et de les développer, pour le plus grand bien des âmes et pour sa plus grande gloire.

Puis, nous jouissons ensemble de la vie de famille, de cet esprit fraternel qui soutient le cœur du Missionnaire, si loin des siens et si loin de son pays. Aimer DIEU et aimer sa famille, disait Sainte Thérèse : avec cela, on aime les âmes et on leur fait du bien.

Arsène TURQUETIL, *O. M. I.*

Maison de LaPanne.

ARMÉE BELGE.

Aumônerie Catholique.

DIRECTION GÉNÉRALE.

Bruxelles, le 6 août 1919.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Au moment où, en fait, j'abandonne la direction de l'Aumônerie, je tiens à vous remercier, bien cordialement, de tout le bien que vous avez fait, non seulement à nos soldats, mais surtout à nos ecclésiastiques — tant aumôniers que brancardiers.

Le Couvent des Pères Oblats à La Panne fut pour nous une de ces maisons providentielles qui contribuèrent, grandement, à maintenir l'esprit ecclésiastique au clergé militaire.

Vous-même, Très Révérend Père, vous avez bien voulu vous intéresser — et si utilement — à toutes nos nécessités. Vous nous avez été un collaborateur précieux, dont nous avons apprécié, tous les jours, le dévouement sans bornes et non moins l'extrême délicatesse. Vous avez aimé nos soldats, nos brancardiers et nos aumôniers ; et vous nous avez apporté ainsi, au milieu de nos difficultés, un réconfort moral considérable.

Soyez-en bien convaincu, nous tous, — et, tout particulièrement, l'Aumônier-en-Chef — nous vous conservons un souvenir bien reconnaissant ; et vous figurez en toute première ligne parmi ceux que nous demandons, tous les jours, à DIEU de bénir, parce qu'ils ont été les bienfaiteurs de nos soldats et de nos ecclésiastiques

Veuillez, Très Révérend Père, agréer, je vous prie, l'expression de mes sentiments respectueux et bien dévoués *in Christo*

L'Aumônier-en-Chef de l'Armée,
Signé : Jean MARINIS.